

LES DEUX TOMBES

Deux anges désolés pleuraient sur deux tombeaux :
 « Seigneur, vous le savez, ces jeunes gens si beaux,
 « Courageux combattants, amants de la prière,
 « Auraient été l'honneur de votre sanctuaire ;
 « Ils brûlaient de donner, Benjamins du saint lieu,
 « Leur vie et leur amour à l'église de Dieu.
 « Pourqu'oi, dit l'un, sitôt frapper l'arbuste
 « Où ces deux fleurs allaient s'épanouir ?
 L'autre reprit : « comment est mort ce juste ?
 « Quel est l'espoir qui va s'évanouir ? »

« Joyeux, comme l'oiseau qui voit le jour renaître,
 « Eugène était plus jeune, avide de connaître,
 « Plein d'ardeur pour l'étude, et d'entrain pour le jeu,
 « Son aîné préférait, assis au coin du feu,
 « Le sein de la famille, et sa paisible joie
 « Aux tois éclatants où l'esprit se déploie.
 « Tous deux aimant leur famille et leur Dieu,
 « Tous deux aimés, et méritant de l'être,
 « Eussent été la gloire du saint lieu,
 « L'orgueil de ceux qui les avaient vus naître. »

« Le ciel était serein, l'atmosphère était chaude,
 « Le zéphir agitait le tapis d'émeraude
 « Et la vague endormie où couraient deux vaisseaux.
 « Le vent s'éleva, il souffla, il agita les eaux,
 « La mer les engloutit !... Caché sous la feuillée
 « L'oiseau chantait toujours... La mère inconsolée
 « Sur le rivage appelait ses enfants.
 « Pour les garder du vent et des orages
 « Dieu recueillit ces fleurs à leur printemps.
 « Inclinez-vous ! car ses arrêts sont sages. »

L'ange se tut ; Jésus leur prépara deux trônes
 Et sa main sur leur front déposa des couronnes

Eugène aimait son frère, et son frère l'aimait,
 Sentiment qui charmait leur vie et l'embaumait.
 L'un pour l'autre a vécu ; leurs anges étaient frères,
 Semblables leurs travaux, communes leurs prières
 Ces frères regrettés s'aimaient si tendrement
 Qu'ensemble ils ont vécu, que dans le même instant
 La mort cruelle a fini leur carrière.
 Lorsque l'on vit l'abîme s'entrouvrir
 Il fut touchant à cette heure dernière
 De voir leurs bras s'enlacer pour mourir.

Vous qui pleurez Emile, enlevé par la mort,
 Condisciples chéris qui regrettez son sort,
 Ecoutez les conseils que du fond de sa tombe
 Nous donne cet ami, qui si jeune succombe.
 « Le fruit n'était pas mûr, quand Dieu l'a moissonné
 « J'étais jeune et riant, d'amis environné,
 « Ce fut hier que je quittai la plage,
 « Déjà je vois les murs noirs du tombeau ;
 « C'est que la mort ne respecte pas l'âge
 « Car elle abat le chêne et le roseau. »

Eugène à son tour dit : « Amis ne pleurez plus :
 « Aujourd'hui vos amis au séjour des élus
 « De leur amour pour Dieu goûtent la récompense.
 « Sachez que pour qui l'aime en vain la mort s'avance :
 « Il est brillant de calme et de sérénité,
 « Car au bord de la tombe il voit l'éternité.
 « La mort est douce aux âmes innocentes
 « C'est un sentier dont le ciel est la fin ;
 « Oh, mes amis, vos prières puissantes
 « Ont abrégé la longueur du chemin ! »

Un ami de collège,
 GUSTAVE LABINÉ.

LE MOULIN ROUGE

—0—

PROLOGUE

LE MARIAGE DE LASCARS

XI

LE PROLOGUE DU DRAME

Le baron de Lascars consulta sa montre, elle marquait huit heures et quart.

—J'ai du temps devant moi, murmura-t-il, je puis affronter la cohue... J'en sortirai toujours avant que la tragédie commence....

Il allait s'enfoncer résolument dans la foule, quand il lui sembla sentir une légère secousse aux environs de son gousset. Il y porta la main.

Sa montre venait de disparaître.

Il regarda devant lui, et il se vit en face d'un grand gail- lard de vilaine mine, qui sifflait et tournait ses pouces d'un air indifférent et dégagé.

—Bon ! pensa Lascars en souriant, voilà qui se trouve à merveille.

Il se pencha vers le personnage patibulaire et lui dit tout bas :

—Je viens du Nord et j'arrive à Versailles.

L'homme, sans manifester le moindre étonnement, répondit :

—Je suis de nocé et je vais au feu.

Puis il ajouta :

—Tiens, vous en êtes, mon officier ! si j'avais su je ne l'au- rais pas prise, on se doit des égards entre confrères... Faut-il vous la rendre ?

—Inutile, répliqua Lascars.

—Comme ça, vous me la donnez ? grand merci !

—Oui, je te la donne, mais à une condition....

—Laquelle ?

—C'est que tu vas me dire où se trouve Huber en ce mo- ment.

—Rien de plus facile. Quand j'ai quitté le maître, il n'y a pas dix minutes, il était avec Macaroni, à deux cents pas d'ici, sur la droite, à l'angle du fossé, auprès de ce poteau qui porte un gros lampion, il doit y être encore, mais vous aurez plus de peine que vous ne croyez à arriver jusqu'à lui, plus l'on avance et plus c'est épais : c'est tout au plus si une couleuvre vien- drait à bout de se faufiler là-dedans.

—Eh bien ! peut-être pourras-tu m'apprendre ce que j'ai besoin de savoir ?

—Si je le peux, regardez la chose comme faite.

—Étais-tu, hier soir, au cabaret de Sauvageon.

—J'y étais... je suis un des dix lapins. Bergamotte, pour vous servir....

—Alors, tu dois savoir si les ordres donnés à Huber sont exécutés.

—Je sais que les escouades, au grand complet, se trouvent présentement sur la place où nous sommes, bien en ordre, aux bons endroits, et que tout à l'heure on rira. Est-ce ça qu'il vous faut ?

—Oui.

—Vous n'avez pas autre chose à demander ?

—Pas autre chose, et comme tu me parais un gaillard intel- ligent, prends ces deux louis et bois-les à ma santé quand la besogne sera faite !

—Dieu bénisse la main qui m'entraîne ! répliqua Berga- motte en empochant l'argent ; mon officier, je garderai votre montre tout ma vie afin de n'oublier jamais l'heure où je viens d'avoir l'avantage de faire votre connaissance.

Les courts renseignements donnés par le coquin en sous- ordre suffisaient à Lascars. Huber, ses lapins et ses bandits étaient là, n'attendant que le signal. Donc rien ne pouvait plus empêcher le drame nocturne de dérouler ses péripéties sanglantes.

En conséquence, le baron ne donna point suite à sa première idée, et au lieu de s'enfoncer au plus épais de la multitude, il battit en retraite jusqu'à l'angle de la nouvelle rue Royale, et il s'adossa à l'une des colonnes qui soutiennent, aujourd'hui encore, les bâtiments du garde-meuble.

Là, il rabattit sur ses yeux l'une des cornes de son vieux chapeau lampion, afin de maintenir dans l'ombre la partie su- périeure de son visage ; il croisa ses bras sur sa poitrine et il attendit.

Tandis que la foule s'entassait sur la place Louis XV, un prodigieux désordre et une dangereuse confusion régnaient dans la rue Royale que bordaient, sur toute l'étendue de son parcours, les échafaudages dont nous avons entendu Pauline Talbot parler à son père.

Cette voie, cent fois trop étroite malgré sa largeur, en une telle occurrence, était encombrée non seulement par la masse grossissante des piétons, mais encore et surtout par les équi- pages des dames de la cour et des gens de qualité qui se ren- daient aux loges construites pour eux à l'entrée des Champs- Elysées, ou qui gagnaient l'hôtel magnifique nouvellement construit à côté du garde-meuble pour M. de La Reynière, fer- mier-général, lequel avait mis ses fenêtres à la disposition de nombreux invités appartenant au plus grand monde.

On devine quel terrible et effrayant pêle-mêle devaient pro- duire ces chevaux excités par le bruit et les clameurs ; ils piaf- faient au milieu d'une cohue qui ne parvenait point à s'entr'ou- vrir pour leur livrer passage....

Déjà des femmes et des enfants venaient d'être écrasés sous les roues ou foulés aux pieds ; déjà des affiliés à l'horrible complot coupaient les traits des attelages afin d'augmenter le désordre ; des misérables déguisés en soldats par des uni- formes d'emprunt lardaient à coups d'épée le poitrail des che- vaux pour les contraindre à reculer, des hommes du peuple se jetaient à leurs naseaux, saisissaient les guides et s'efforçaient de faire retourner les voitures en arrière. Les roues s'accro- chaient, les cochers juraient et distribuaient des coups de fouet à droite et à gauche, les laquais mettaient l'épée à la main, la populace avinée et furibonde chargeait d'injures les seigneurs et les belles dames....

Ceci, d'ailleurs, n'était encore qu'un prologue, et c'est à peine si ce prologue faisait prévoir les horreurs du drame imminent.

M. Talbot et Pauline, entraînés par le flot qui s'était emparé d'eux presque au sortir de leur paisible demeure, avaient par- couru la ligne des boulevards toute entière, sans accident, sinon sans angoisses.

Les instinctives terreurs du vieillard augmentaient à chaque pas, et la jeune fille, étonnée d'abord, puis inquiète de se voir captive entre des murailles vivantes, de se sentir enveloppée et effleurée de tous côtés par des inconnus, commençait à par- tager ces terreurs dans une certaine mesure....

Elle ne songeait plus guère au feu d'artifice, et volontiers elle aurait donné beaucoup pour se retrouver assise à la porte du pavillon de briques rouges, sous les tilleuls du petit jar- din.... M. Talbot maudissait de tout son cœur la faiblesse avec laquelle il avait cédé follement aux désirs de son enfant chérie.

Vingt fois, chemin faisant, il eut la pensée de ne pas aller plus avant, de faire volte-face et de regagner sa demeure avec Pauline, mais un regard jeté autour de lui suffisait pour lui prouver combien un tel projet était irréalisable ! Autant au- rait valu entreprendre, dans un frêle esquif, de remonter le cours des cataractes du Niagara !....

La foule allait droit devant elle occupant toute la largeur des boulevards semblable à un fleuve majestueux coulant à pleins bords entre des quais de granit....

Dans sa marche lente, mais continue, la force d'impulsion acquise était capable de lui faire renverser tous les obstacles, si quelque obstacle se fût opposé à son passage.

A la hauteur de la porte Saint-Denis, un homme tomba, foudroyé par l'apoplexie.

Ceux qui marchaient immédiatement derrière lui voulurent faire halte afin de relever le corps inanimé du moribond. Ce fut une tentative inutile. Le flot ne s'arrêtait pas, les pro- fondes colonnes avançaient sans cesse, les foules succédaient aux foules, paralysant toute résistance individuelle, rendant impossible le temps d'arrêt même le plus court....

A peine le cadavre avait-il touché le sol qu'il fut submergé, et la multitude passa sur lui, le broyant sous ses pieds, comme au champ de bataille, les escadrons qu'emporte le galop ra- pide passent sur les soldats tombés....

Cependant, et après une marche d'une heure qui leur parut longue comme un siècle, Pauline et son père atteignirent l'en- trée de la rue Royale.

Là commençaient les échafaudages, là s'élevaient les gradins construits par la spéculation et offrant au public un nombre

considérable de banquettes étroites, disposées en manière d'am- phithéâtre.

M. Talbot respira et son âme oppressée fondit en une fer- vente action de grâce.

Désormais le danger, croyait-il, n'existait plus, puisqu'il de- venait possible d'échapper aux redoutables étreintes du ser- pent populaire.

Déjà les gradins étaient singulièrement encombrés de spec- tateurs payants ; néanmoins le vieillard vint à bout, moyennant une rétribution relativement considérable, de faire placer sa fille et de se placer lui-même auprès d'elle.

La hausse se manifestait depuis une heure, et le prix d'en- trée, fixé dans l'origine à la modique somme de cinq sous, at- teignait maintenant le chiffre de trois livres.

—Nous sommes désormais hors d'affaire, se dit M. Talbot, et je jure bien de ne plus exposer Pauline aux risques que nous venons de courir ! Dussions-nous passer la nuit entière sur cet échafaudage, nous ne quitterons l'endroit où nous sommes que lorsque les rues seront libres et la circulation facile !....

Pauline oubliait ses terreurs passées et s'abandonnait naïve- ment à la joie du plaisir promis....

§

Neuf heures sonnèrent à l'horloge de l'hôtel des Invalides. Un coup de canon retentit sur l'esplanade....

En même temps une trainée de feu s'échappant de la loge où se trouvait la famille royale, s'épanouit dans les airs.

Marie-Antoinette, de sa main blanche et fine, de cette main destinée à porter tour à tour le sceptre des reines de France et la palme des martyres, venait d'enflammer la première fusée....

A ce signal attendu, la foule répondit par une acclamation retentissante comme le tonnerre, et par un immense battement de mains....

—Applaudissez, peuple de fous ! murmura Roland de Las- cars, toujours adossé à l'une des colonnes du garde-meuble, réjouissez-vous ! acclamez vos rois ! Tout à l'heure la joie et l'enthousiasme céderont la place aux plaintes et aux malédic- tions ! tout à l'heure, vous grincerez des dents !....

La fête commençait ! des milliers de pétards éclataient avec fracas comme la mousqueterie de vingt régiments ! des gerbes flamboyantes tourbillonnaient, se croisaient à travers l'espace et semblaient monter jusqu'aux profondeurs infinies du firmament....

Dans l'espace réservé autour des carcasses gigantesques de l'édifice pyrotechnique, espace défendu contre les envahisse- ments de la foule par de solides barrières et par une double rangée de gardes françaises, les artificiers en sous-ordre, armés de lances à feu, allaient et venaient, prêts à se porter sur tous les points pour exécuter les instructions de leur chef.

Deux de ces hommes se rapprochèrent, ils étaient pâles et leurs yeux brillaient d'un févreux éclat, ils ne firent que passer l'un à côté de l'autre et ils échangèrent rapidement et à voix basse ces quelques mots :

—Est-il temps d'agir !

—Oui.

—A l'œuvre, donc !

—A l'œuvre !

Le premier disparut derrière la statue de Louis XV, parmi les échafaudages qui soutenaient le bouquet gigantesque.

Le second se dirigea vers des caissons remplis de plusieurs centaines de fusées destinées à jouer leur rôle tour à tour après les pièces principales et à occuper les entr'actes.

Quelques minutes s'écoulèrent.

Soudain, une clarté fulgurante, comparable pour l'éclat et l'intensité à cette lumière électrique que la science moderne fait jaillir de deux morceaux de carbone, illumina non seule- ment la place Louis XV, mais rayonna sur les Champs-Élysées et sur Paris entier.

XII

LE DRAME

En même temps une véritable trombe de feu jaillit vers le ciel avec un formidable accompagnement de coups de canons, et de flammes rouges, d'un sinistre, flammes d'incendie ne faisant point partie du feu d'artifice, enveloppèrent de toutes parts la statue équestre du roi,

Le bouquet, qui ne devait être tiré que beaucoup plus tard, éclatait, et les toiles peintes, ajustées sur des charpentes et for- mant la décoration architecturale du temple de l'hymen, étaient embrasées.

Une main malfaisante venait de causer ce désastre, il était impossible d'en douter. L'artificier en chef s'arrachait les che- veux et poussait des rugissements de douleur et de colère....

La foule de curieux, au contraire, prenait l'incendie du temple pour une circonstance de spectacle, et trouvant splen- dide l'éruption du volcan, se remit à battre des mains.

Cette joie fut de courte durée.

Une mèche à feu s'approcha des caissons dont nous avons parlé et qui regorgeaient de fusées volantes.

Ces fusées s'animèrent aussitôt, comme une cohorte de rep- tiles ailés et flamboyants.... Elles prirent leur vol, entraînant avec elles les lourdes baguettes qui leur servaient de contre- poids, mais au lieu d'opérer leur ascension en ligne perpendi- culaire, pour accomplir ensuite dans l'espace d'élégantes para- boles, elles s'élançèrent horizontalement, semant une pluie brûlante d'étincelles sur les têtes effarées, enfin meurtrissant et tuant ceux qu'elles heurtaient au passage, et faisant explo- sion au plus épais des masses.

Il n'en fallait pas tant pour porter l'épouvante à son paro- xisme.

Cette épouvante devint du délire, lorsque soudain, sur tous les points de la place Louis XV, on entendit des clameurs fé- roces se mêler aux cris de terreur et les dominer ; lorsqu'on vit des hommes à visages de bandits, faire étinceler les lames nues de longs couteaux, commencer le pillage et menacer d'une mort immédiate quiconque tenterait de leur résister.

Les lapins de maître Huber et leurs dignes acolytes se met- taient à la besogne !

Alors commencèrent des scènes à tel point effrayantes et monstrueuses, que devant elles la pensée recule avec hor- reur.... en présence de souvenirs de cette nature, le roman doit se taire et céder la place à l'histoire.

Les témoins oculaires, dont les mémoires du temps nous ont conservé les notes, racontent les tragiques événements de la nuit du 30 mai avec une simplicité, et en même temps avec un pathétique, que ne sauraient surpasser les récits les plus habilement composés au point de vue de l'intérêt drama- tique.

Nous renvoyons donc nos lecteurs aux chroniqueurs de la